

Ouvrir des portes : les photographies comme moments épisodiques

John C. Swanson

Number 2, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Swanson, J. (2021). Ouvrir des portes : les photographies comme moments épisodiques. *Siggi*, (2), 32–39.



ESSAI PHOTOGRAPHIQUE

Ouvrir des portes :
les photographies comme
moments épisodiques



JOHN C. SWANSON,
Chattanooga et Ujjhorod

(Traduit de l'anglais par
LAURENCE MARION-PARISEAU)

John C. Swanson est un historien de l'Europe centrale et orientale moderne qui s'adonne à la musique et au cinéma. La photographie est depuis toujours un de ses passe-temps. Grâce à un retour à la photographie argentique, il réfléchit à ce que les photographies nous enseignent sur le passé et aux moyens par lesquels elles peuvent influencer notre rapport à la mémoire.

Un jour, un étudiant a comparé ma façon d'enseigner à celle d'un de mes collègues. Il expliquait que ce dernier était le genre de professeur qui guidait ses étudiant·e·s le long d'un corridor et qui ouvrait une porte à la fois, les exposant ainsi progressivement à de nouvelles informations et expériences. En revanche, j'étais le genre de professeur qui invitait ses étudiant·e·s dans une pièce et qui ouvrait toutes les portes en même temps, de façon à leur présenter tout ce qu'il y avait à savoir, les forçant ainsi à confronter le chaos qui en résultait. Plus je réfléchissais à cette comparaison, plus j'étais en accord avec l'étudiant et avec sa façon de comprendre et de vivre ma méthode d'enseignement. Sa justification met d'ailleurs en mots la façon dont je conçois la recherche.

Généralement, l'histoire est appréhendée comme étant un récit chronologique et linéaire qui implique des rapports de cause à effet, comme le fait d'ouvrir les portes une à une en traversant un corridor. Cependant, l'histoire peut également être envisagée comme étant composée de moments épisodiques au cours desquels une panoplie d'événements, d'idées et de processus s'enclenchent simultanément. Selon le deuxième point de vue, une multitude d'histoires parallèles, conflictuelles et chevauchantes se déroulent à des moments précis. Les photographies constituent une représentation visuelle de ces moments épisodiques.

« L'histoire peut également être envisagée comme étant composée de moments épisodiques au cours desquels une panoplie [...] de processus s'enclenchent simultanément. »

Lorsque j'ai redécouvert la photographie argentique (en utilisant principalement un appareil photo que mon père m'avait aidé à acquérir dans les années 1970), j'ai été amené, dans ma pratique de l'enseignement ainsi que de l'écriture, à me concentrer non pas uniquement sur l'esthétique, mais également sur la narration. Je crois qu'une photo matérialise un moment où il est possible d'ouvrir plusieurs portes; l'observateur·rice peut ainsi contempler l'instant précis montré dans l'image, mais aussi les histoires qui le traversent et qui interagissent avec celui-ci. (La plupart de ces histoires, pensées et idées sont, évidemment, déterminées par la position relative de l'observateur·rice et du ou de la photographe.) Chaque photo comporte une multitude de récits, et ce ne sont pas tous les récits qui interagissent entre eux.



Au cours de l'année universitaire 2018-2019, j'ai effectué un séjour de recherche pour le compte de mon université. Je cherchais des sources ainsi que de l'information sur Lili Jacob, une survivante de l'Holocauste, et sur l'Album d'Auschwitz, la seule collection connue de photographies documentant l'arrivée de Juifs et de Juives à Auschwitz-Birkenau. Née en 1926, Lili vient d'un village nommé Bilky, en Ruthénie subcarpatique (une région aujourd'hui située dans l'ouest de l'Ukraine). À la toute fin de la Seconde Guerre mondiale, Lili a découvert l'Album d'Auschwitz. Mes recherches m'ont permis de me rendre en Israël, en Allemagne, en Hongrie et en Ukraine.



Moment no 1 : la gare routière d'Ouhhorod, en Ukraine, a été le point de départ de plusieurs de mes voyages, qui consistaient à aller consulter des archives ou encore à visiter d'autres villes et villages de la Ruthénie subcarpatique. Alors que la photographie ci-contre (haut) montre un moment figé dans le temps et l'espace, les portes sont ouvertes; une foule d'histoires, de faits, d'émotions et de sensations traversent ce moment. Sur la photo, je me trouve dans un endroit qui m'était devenu familier, mais je n'avais jamais fini par déchiffrer les tableaux horaires et je ne comprenais que rarement quand on me parlait. En revanche, je réussissais toujours à obtenir un billet vers l'endroit où je désirais me rendre, et, pour une raison que j'ignore, je finissais toujours par comprendre de quel quai partait mon autobus.

Au-delà de ce que l'on voit dans l'image, la station représente la fascinante cacophonie de langues — j'étais en mesure d'en comprendre certaines, d'autres non — qui subsistent encore aujourd'hui dans la région. L'acte physique de voyager qu'évoque la gare me fait penser aux types de mouvements qu'a connus une ville comme Ouhhorod au ^{xx}e siècle. Il existe plusieurs dérivés de la blague suivante : une personne à Ouhhorod (ou dans n'importe quelle ville de la région) raconte qu'elle est née dans la monarchie des Habsbourg, qu'elle a fait ses études en Tchécoslovaquie, qu'elle a trouvé son premier emploi en Hongrie, qu'elle a ensuite travaillé en Union soviétique et qu'elle a pris sa retraite en Ukraine. Lorsque son auditeur ou son auditrice déclare qu'elle a dû voyager souvent durant sa vie, elle répond : « Je n'ai jamais quitté Ouhhorod. »



Moment no 2 : sur cette rue, située en périphérie du village de Bilky, on voit des enfants qui se rendent à pied à un magasin local et qui en reviennent. La photo a été prise durant les heures d'école. À vrai dire, j'étais à Bilky dans le but de visiter l'une des écoles du village et de m'entretenir avec les élèves au sujet de leur communauté. Aujourd'hui, ce sont principalement des Ukrainien-ne-s qui habitent Bilky et certain-e-s les surnomment les Ruthènes; quelques Hongrois-es y vivent encore également. Le garçon au centre de l'image est probablement Rom. Ce moment représente encore Bilky aujourd'hui, mais il est aussi imprégné de ce qui s'y trouvait autrefois. À l'époque de l'entre-deux-guerres, la communauté de Bilky, comme plusieurs communautés de la région, était en partie juive; les Juif-ve-s représentaient environ 18 % de la population du village. Si quelques Juif-ve-s ont survécu aux camps de concentration et sont retourné-e-s dans la région, tous et toutes étaient déjà parti-e-s habiter principalement en Israël ou aux États-Unis au début du ^{xxi} siècle. Les rues de Bilky me rappellent également qu'avant 1944, dans une telle communauté, les Juif-ve-s habitaient dans tout le village et pas seulement dans une partie ségréguée de celui-ci. D'ailleurs, l'élite universitaire aime bien rappeler que le fait que la population juive habitait un peu partout dans les villages était l'une des raisons pour lesquelles il n'y avait pas de mouvements antisémites violents dans la région, plus fréquents dans les États voisins.



Moment no 3 : cet atelier de tailleur aux bobines de fil coloré, fermé les dimanches, est situé à Leipzig, en Allemagne. J'y ai passé quelques mois afin de me rendre à plusieurs reprises à la bibliothèque d'un institut se spécialisant dans l'histoire et dans la culture de l'Europe de l'Est. Cet atelier n'est qu'un simple atelier de tailleur, mais il me rappelle également mon projet sur l'Ukraine occidentale à propos de la vie juive et des tailleurs juifs. Les couleurs évoquent en quelque sorte la modernité, ce qui contraste avec les images caractéristiques montrant des tailleurs de l'époque de l'entre-deux-guerres, auxquels on associe souvent la vie dans les *shtetls* (petites villes juives). Je réfère précisément aux photographies en noir et blanc prises par Roman Vishniac. Et pourtant, même si je pense aux images argentiques d'avant-guerre représentant des tailleurs juifs, l'atelier allemand coloré me rappelle qu'à Bilky, tout comme dans l'entière de la Ruthénie subcarpatique, les Juif·ve·s n'occupaient pas seulement des emplois considérés comme traditionnellement juifs; dans cette région, certains fermiers et bûcherons étaient juifs. L'allusion aux habits renvoie également à une difficulté omniprésente qu'éprouvait la population de la Ruthénie subcarpatique : le manque criant de vêtements et, plus largement, la rareté de toute ressource. Tout le monde était extrêmement pauvre. Cela dit, des tenues et des habits particuliers permettaient de différencier les groupes, comme les habits réservés aux Juif·ve·s hassidiques, qui étaient très nombreux·ses dans la région.

« En tant que narrateur et historien, j'exerce une influence sur l'ensemble des histoires par ma façon de les décrire ou tout simplement par ma façon de les agencer. »

Pour moi, les photographies sont des moments épisodiques; elles montrent des endroits particuliers à des moments précis, des emplacements figés, comme une pièce par exemple, et lorsqu'on ouvre les portes, une multitude d'histoires entrent dans cette pièce et interagissent entre elles. Les portes sont déterminées par l'image elle-même, par l'artiste-photographe, mais surtout par l'observateur-riche. En tant que professeur, c'est souvent moi qui choisis quelles portes ouvrir. En tant que photographe, je peux guider l'observateur-riche vers les portes existantes et vers celles qui sont déjà entrouvertes. En tant que narrateur et historien, j'exerce une influence sur l'ensemble des histoires par ma façon de les décrire ou tout simplement par ma façon de les agencer. Le fait d'avoir redécouvert ma fascination pour la photographie me pousse à réfléchir à la manière dont j'interagis avec mes étudiant·e·s en classe et à l'approche que je veux adopter lorsque je partage l'histoire avec mon public, tant en mots qu'en images.

